

# Patrimoine en lecture – Tradition et renouvellement dans l’histoire de la réception des idées européennes en Hongrie et en Transylvanie

István Monok

Nous connaissons de nombreux procédés et techniques – inventés au cours de l’histoire par ceux qui y avaient intérêt – permettant le contrôle étroit de la naissance, de l’apparition et de la propagation des pensées nouvelles. La question de l’autocensure, de la censure préalable, de la surveillance de l’édition et de la librairie a déjà fait couler beaucoup d’encre<sup>1</sup>. En revanche, nous savons très peu du contrôle exercé sur le *corpus* de lectures que les autorités ont mis à la disposition des diverses couches de la société. Cette dernière affirmation demeure indiscutable, même si l’on sait qu’en Hongrie et en Transylvanie, les bibliothèques institutionnelles ont joué un rôle plus important dans le processus de la réception des courants intellectuels d’origine étrangère que dans la plupart des pays occidentaux<sup>2</sup>. Le pouvoir a toujours eu moins de mal à surveiller ces bibliothèques publiques

---

<sup>1</sup> *Libri prohibiti. La censure dans l’espace habsbourgeois 1650-1850*, éd. Marie-Élizabeth Ducreux, Martin Svatoš, Leipzig, Universitätsv., 2005 (« L’Europe en réseaux. Contributions à l’histoire de la culture écrite 1650-1918–Vernetztes Europa. Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650-1918 », 1).

<sup>2</sup> Faute de commerce organisé de livres, l’enrichissement des bibliothèques privées reste longtemps un idéal quasi inaccessible. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, le processus de l’acquisition des livres nouveaux rencontre des obstacles matériels et politiques, variables selon les époques.

que les bibliothèques privées, ces dernières étant un peu à l'écart de l'attention des autorités.

Du point de vue de l'histoire de la lecture, le rôle très important des bibliothèques publiques signifie que l'historien ne peut étudier les lectures des diverses couches socioprofessionnelles et des divers groupements religieux, sans examiner de près les registres des livres conservés dans ces collections, étant donné que ceux-ci constituent le *corpus* des livres potentiellement disponibles à un moment historique donné<sup>3</sup>. Or, les spécialistes de l'histoire de la civilisation hongroise savent que, de l'an mil jusqu'à nos jours, la lecture a joué un rôle presque exclusif dans la transmission des traditions culturelles écrites et dans la réception des idées européennes.

La culture en Hongrie est par nature « réceptive ». Ceci explique pourquoi les recherches poursuivies dans le domaine de l'histoire de la réception peuvent commencer à expliquer dans quelle mesure les érudits hongrois – à telle ou telle période de l'histoire – ont été capables de s'approprier le fruit des efforts intellectuels des penseurs occidentaux. Les sources que les historiens de la lecture et des bibliothèques étudient en vue d'approfondir l'histoire de la réception – pour autant qu'elles révèlent le *corpus* de livres disponibles – permettent de mettre en évidence les possibilités de représentation et de transmission de la tradition culturelle européenne. En même temps, ces sources illustrent l'état de conservation de l'héritage culturel hongrois.

### La réception en Hongrie et en Transylvanie des courants intellectuels occidentaux

Une question importante s'impose d'emblée : pourquoi avoir choisi de commencer nos investigations par l'époque moderne, c'est-à-dire dès le XVI<sup>e</sup> siècle ? En Hongrie comme dans les pays occidentaux, le processus de formation des bibliothèques publiques a démarré au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> L'histoire des lectures analyse prioritairement les registres des bibliothèques privées, en s'efforçant de distinguer les livres disponibles des livres effectivement lus.

cle. Les circonstances de la fondation de ces établissements sont extrêmement variées. Il existe quelques bibliothèques fondées par des érudits humanistes (György Handó, Hans Derscham). Nous connaissons aussi des aristocrates qui ont ouvert leurs collections à un public choisi. Un public plus large a pu avoir accès aux collections de certaines bibliothèques municipales (Besztercebánya, Nagyszeben, Brassó, Kassa) fondées sous l'égide de la Réforme. Les livres de ces bibliothèques publiques sont alors le plus souvent déposés dans l'école de la communauté religieuse dominante : il s'agit donc pour partie de bibliothèques scolaires, accessibles aux lettrés de la ville. Les bibliothèques du réseau des collèges protestants (qui se construisent progressivement au cours du XVI<sup>e</sup> siècle) jouent un rôle déterminant dans la formation culturelle de l'élite intellectuelle hongroise, rôle qui se renforce au cours des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>4</sup>.

Les bibliothèques scolaires et municipales s'appuient très souvent sur les collections de tel ou tel monastère supprimé. Les fondateurs de ces nouveaux établissements ont alors intérêt à compléter les collections déjà en place – héritées des moines, donc composées d'ouvrages des auteurs classiques, des Pères de l'Église et des auteurs médiévaux – par l'acquisition de la production livresque contemporaine (rééditions des classiques rédigées par les humanistes, ainsi que d'œuvres philosophiques, historiques et juri-

---

<sup>4</sup> Sur l'histoire des bibliothèques en Hongrie voir : György Kókay, *Geschichte des Buchhandels in Ungarn*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1990 (« Geschichte des Buchhandels », 3) ; Jenő Berlász, « Die Entstehung der ungarischen Bibliothekskultur im 16.-17. Jahrhundert », dans *Magyar Könyvszemle*, t. XC, n<sup>o</sup> 1, 1974, p. 14-28 ; Csaba Csapodi, « Ungarische Bibliotheksgeschichte. Vom Mittelalter bis zum Frieden von Szatmár (1711) », dans *Gutenberg Jahrbuch*, n<sup>o</sup> 59, 1984, p. 332-357 ; Erzsébet Soltész, « Über die gesellschaftliche Funktion des Buches in Ungarn », dans *Beiträge zur Geschichte des Buches und seiner Funktion in der Gesellschaft [Mélanges Widmann]*, Stuttgart, Hiersemann, 1974, p. 268-279 ; István Monok, « Private Bibliotheken in Ungarn im 16. Jahrhundert », dans *Bibliotheken und Bücher im Zeitalter der Renaissance*, éd. Werner Arnold, Wiesbaden, Harrassowitz, 1997, p. 31-54 (« Wolfenbütteler Abhandlungen zur Renaissanceforschung », 16) ; I. Monok, « Deux siècles de culture de la lecture dans le bassin des Carpates (1526-1730) », dans *Revue française d'histoire du livre [Mélanges Aquilon]*, n<sup>os</sup> 118-121, 2003, p. 297-306.

diques). Naturellement, la préoccupation principale des responsables est d'acquérir les ouvrages des principaux théoriciens de la Réforme. Les patrons – un seigneur, une municipalité, l'Église, tel ou tel particulier – ont à cœur que leur établissement puisse disposer d'une collection plus ou moins complète des livres récents. Souvent, ils fondent des ateliers d'imprimerie afin d'assurer aux lecteurs l'accès aux œuvres des meilleurs auteurs hongrois. Grâce au zèle et à l'engagement des fondateurs des établissements en question, les ouvrages conçus dans l'esprit des nouveaux courants intellectuels de la chrétienté occidentale apparaissent presque immédiatement dans les bibliothèques du bassin des Carpates, au moins jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. À partir du début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'arrivée des livres occidentaux en Hongrie, et surtout en Transylvanie, accuse un retard de plus en plus net. Rappelons également que, du début du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, une disparité toujours croissante se révèle entre les livres conservés dans les collections privées et ceux des collections publiques.

Dans les bibliothèques scolaires et publiques – ainsi que dans les collections des monastères des ordres traditionnels ou récemment fondés –, créées avant la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les lecteurs peuvent retrouver non seulement les livres relevant des traditions antique, médiévale et humaniste, mais aussi la matière des débats théologiques et ecclésiologiques contemporains. Une tendance à la sécularisation se manifeste dans une partie importante des bibliothèques privées : la part des livres historiques, juridiques, philosophiques, littéraires et scientifiques ne cesse de croître aux dépens des livres théologiques. Or, l'activité de plus en plus intense de l'Église catholique (fondation de nouveaux établissements de toute sorte, organisation de missions, conversions volontaires ou forcées) provoque un regain d'orthodoxie chez les protestants, de même que la volonté de minimiser les dissensions intérieures. Ce phénomène s'observe surtout dans les communautés protestantes qui jouissent d'une certaine autonomie, comme les habitants des villes royales de Hongrie ainsi que la population saxonne de Transylvanie. Il est évident que les bibliothèques privées des pasteurs reflètent une attention aux ouvrages polémiques contemporains. En revanche, les bibliothèques publiques et scolaires révèlent une perte de contact avec l'actualité européenne. Notons que les collections privées des membres non-lettrés des communautés contiennent aussi relativement peu d'ouvrages contemporains. Comme manifestation concrète de ce phénomène, on peut remar-

quer que les pasteurs de la communauté saxonne de Transylvanie disposent, dans leurs bibliothèques privées, d'œuvres des auteurs philippiens<sup>5</sup>, ainsi que d'ouvrages relevant du premier piétisme (essentiellement des écrits de Johann Arndt) ; dans la plupart des bibliothèques publiques, cependant, on ne trouve que des textes qui prônent un luthéranisme orthodoxe. On peut légitimement supposer que les chefs spirituels des communautés et les dirigeants des villes ne favorisent pas la propagation de nouvelles idées parce qu'ils veulent à tout prix empêcher que les éventuelles dissensions intérieures ne fournissent un prétexte au monde extérieur (dans ce cas, au pouvoir princier) pour intervenir dans les affaires de la communauté. Lorsque les collections privées des pasteurs sont léguées (à leur mort) aux bibliothèques publiques, les livres dangereux, susceptibles de déclencher des débats, ont déjà perdu toute actualité.

Des phénomènes semblables touchent l'Église réformée. Au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, les collections des bibliothèques collégiales – à des degrés divers selon les districts ecclésiastiques – perdent progressivement de leur actualité. Traditionnellement, les étudiants ayant fait leurs études dans des universités étrangères<sup>6</sup> offrent leurs livres à leurs anciens collèges. Malheureusement, la plupart des étudiants de l'époque préfèrent acheter des livres anciens, écrits en latin, moins chers que les nouveaux. Ceci explique la relative rareté des œuvres contemporaines. Autre exemple : au tournant des XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, la direction du collège de Nagyenyed décide de retirer le *corpus* des œuvres théologiques modernes de la bibliothèque scolaire, soit presque tous les textes composés en anglais et ceux des auteurs

---

<sup>5</sup> Philippiens : disciples de Philippe Melanchthon, théologiens et professeurs de second ou de troisième ordre, tels Caspar Peucer, Martin Crusius, Martin Mylius, Matthaeus Dresser, Joachim Camerarius. Nous avons également vérifié la présence dans les registres hongrois des auteurs censés entretenir depuis longtemps des rapports avec des pasteurs hongrois : Wolfgang Amling, Urbanus Pierius, Jacob Eysenberg, Valentin Espich, Friedrich Sylburg, Simon Stenius, Christoph Gundelmann, Petrus Calaminus, Daniel Claepius, Stephan Gerlach. Notons enfin la fréquence des références à Zacharias Ursinus, converti ultérieurement au calvinisme.

<sup>6</sup> *Die ungarische Universitätsbildung und Europa*, éd. Márta Font, László Szögi, Pécs, Univ., 2001.

presbytériens anglais. La situation ne progresse guère au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle : le *corpus* des livres contemporains n'entre dans les bibliothèques publiques que tardivement, grâce surtout aux donations et aux successions de particuliers. Jusque dans la première partie du XVIII<sup>e</sup> siècle, la plupart des bibliothèques scolaires et collégiales sont dirigées par les *seniores* (les étudiants âgés) des établissements, mais dans la seconde moitié du siècle, ce système disparaît progressivement. Désormais, les enseignants et les professeurs sont nommés bibliothécaires<sup>7</sup>. Il faut aussi noter que la plupart des collèges du XIX<sup>e</sup> siècle (catholiques et protestants) créent deux bibliothèques séparées – l'une à l'usage des professeurs, l'autre à l'usage des étudiants. Cette pratique permet d'exercer une surveillance étroite sur les livres consultés par les étudiants. Les étudiants n'ont accès au *corpus* des livres modernes que dans la mesure où les professeurs ou les autorités de surveillance leur accordent la permission explicite de les consulter. Cette démarche limite sans nul doute les possibilités de renouvellement de l'héritage culturel, mais assure en même temps la transmission de la tradition.

Aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, la plus grande partie des établissements protestants (créés au XVI<sup>e</sup> siècle) est systématiquement transformée, catholicisée. La « recatholicisation » des bibliothèques publiques signifie qu'après avoir attentivement trié le *corpus*, les livres qualifiés d'hérétiques sont enfermés ou détruits. Dans la plupart des bibliothèques catholiques existe un rayon *libri hæretici*. Les franciscains de Némétújvár décident ainsi de rassembler dans une pièce hermétiquement close tous les livres (œuvres des auteurs catholiques inclus) de l'école protestante supprimée – cette collection s'y trouve toujours<sup>8</sup>. Il est plus que probable que les collections des domaines Batthyány furent à maintes reprises soumises à des « visites de livres », au

<sup>7</sup> I. Monok, « Qui peut-on appeler bibliothécaire en Hongrie au XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle ? », dans *Histoire des bibliothèques* [colloque, Lyon, 2003] HCL vol.III. 2008. p.319-328.

<sup>8</sup> Ceci n'est pas un fait unique dans l'histoire hongroise. La Bibliothèque nationale n'a pu sauver les anciennes publications nazies et antisémites qu'en en formant une collection de réserve (enrichie plus tard par des publications anticomunistes de Hongrois dissidents).

<sup>9</sup> István Monok, Peter Ötvös, Edina Zvara, *Balthasar Batthyány und seine Bibliothek*, Eisenstadt, Burgenländisches Landesarchiv, 2004 (« Burgenländische Forschungen », 26) ; András Koltai, *Adam Batthyány und seine Bibliothek*, Eisenstadt, Burgenländisches Landesarchiv, 2002 (« Burgenländische Forschungen », 24).

cours desquelles les autorités, après examen des bibliothèques privées, en écartèrent tous les livres protestants. Dans certaines bibliothèques, comme au Tyrol<sup>10</sup>, les livres protestants sont systématiquement remplacés par des ouvrages catholiques ; dans d'autres régions – ainsi en Bohême, après la défaite des États protestants –, les autorités brûlent les livres protestants ou s'en servent comme pâte à papier. Il faut noter que les bibliothèques des collèges catholiques, grâce au réseau « international » des ordres monastiques, parviennent à se procurer des livres récents. Bien entendu, cette relative ouverture n'empêche pas l'obsolescence des collections des jésuites, mais celle-ci s'explique surtout par la priorité accordée par la Compagnie à la langue latine, ainsi que par l'invariabilité du matériel pédagogique utilisé dans les collèges des jésuites. Les jeunes élèves des collèges piaristes peuvent avoir accès à un *corpus* beaucoup plus moderne. Il faut néanmoins noter que même les piaristes – comme d'ailleurs tous les ordres reconstitués après la mort de Joseph II – exercent une surveillance très étroite sur les livres disponibles dans leurs bibliothèques.

Comment expliquer dès lors que, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, l'intervalle entre la parution de tel ou tel livre et son acquisition par les bibliothèques en Hongrie et en Transylvanie n'ait cessé de grandir ? Une raison extrêmement simple à cela, valable tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, est que le livre ancien est beaucoup moins cher que le nouveau. L'ancienneté d'un livre ne devient un argument d'achat qu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les étudiants, les voyageurs et les commerçants, à la recherche de bons livres et ce, en grande quantité, privilégient les manuels d'histoire ou de médecine, peu chers parce qu'imprimés au siècle précédent. Un autre facteur pérenne permet d'expliquer l'archaïsme du *corpus* de livres hongrois. Les principaux promoteurs de la culture en Hongrie – les cours des aristocrates et les Églises – conservent des fonctions qu'elles ont, en Occident, progressivement perdues depuis la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle (l'organisation la vie ecclésiastique, etc.). Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on connaît très peu de seigneurs « moder-

---

<sup>10</sup> P. Ötvös, « Büchervisitation in einem katholischen Lande. Das Beispiel Tirol », dans *Freiheitsstufen der Literaturverbreitung. Zensurfragen, verbotene und verfolgte Bücher*, éd. József Jankovics, Katalin S. Németh, Wiesbaden, Harrassowitz, 1998 (« Wolfenbütteler Abhandlungen zur Renaissanceforschung », 18).

nes » (même dans l'ouest de la Hongrie), qui se consacrent quotidiennement à l'organisation de l'Église<sup>11</sup>. La caducité croissante du *corpus* s'explique également par le fait que le latin demeure, jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la langue officielle du royaume. Ainsi, dans les dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle, la part des livres latins dans le *corpus* des bibliothèques hongroises recommence-t-elle à croître. Dans certaines régions du pays, la part des livres imprimés au XVI<sup>e</sup> siècle augmente. Le rôle majeur joué par la langue latine dans la pensée scientifique du bassin des Carpates explique la forte influence de cette langue sur l'histoire de la réception hongroise des courants intellectuels contemporains : l'érudition des lecteurs du royaume de Hongrie est de ce fait fondamentalement conservatrice. Les derniers résultats scientifiques européens sont publiés dans la langue nationale, tandis que les traductions latines des ouvrages savants – permettant aux lecteurs hongrois l'accès aux nouveautés – ne sont publiées que tardivement<sup>12</sup>.

Le processus d'archaïsation est renforcé par le fait qu'après 1650, la traduction en hongrois d'œuvres européennes récentes ne se fait plus dans un cadre organisé. On retraduit souvent des textes publiés au début du XVII<sup>e</sup> siècle, voire on republie des éditions anciennes du début du siècle. La plupart des traductions hongroises sont préparées à partir du latin, même à l'époque où les textes d'actualité s'écrivent déjà dans les langues nationales. Il est logique que les traductions ne transmettent que des idées occidentales relativement périmées. Le néo-stoïcisme en est un exemple intéressant : à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, c'est une philosophie d'une certaine actualité. Un nombre élevé de traductions contemporaines (ou quasi contemporaines) voit le jour entre 1590 et 1630 – des œuvres d'Antonio Guevara, de Juste Lipse, de Jacques I<sup>er</sup>, de Georg Ziegler ou d'Épictète.

<sup>11</sup> I. Monok, « Über die höfischen Bibliotheken des 16.-17. Jahrhunderts im Karpatenbecken », dans *Acta Comeniana*, t. XV-XVI, 2002, p. 127-140.

<sup>12</sup> Un certain nombre d'ouvrages scientifiques modernes n'ont jamais été publiés en latin.



Il faut aussi noter la présence de certains ouvrages hongrois conçus dans un esprit proche du néo-stoïcisme<sup>13</sup>. Guevara est également retraduit au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, son livre et celui de Juste Lipse sont maintes fois réédités jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les députés hongrois des états généraux tenus dans les années 1820-1840 citent encore abondamment les deux philosophes illustres. En même temps, une partie très importante des œuvres littéraires et scientifiques hongroises ne trouve aucun éditeur et se répand en copies manuscrites. Ajoutons à cela qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, la proportion de livres occidentaux qui entrent en Hongrie ne cesse de décroître. Dans les dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle, environ 10 % des livres publiés en Occident sont accessibles en Hongrie (ce sont surtout des documents scientifiques). Grâce à la conjoncture extrêmement favorable des années suivant le compromis de 1867, les établissements publics, de plus en plus nombreux d'ailleurs, peuvent parfois dépasser ces 10 %.

#### Le processus d'accumulation du patrimoine écrit national ou la formation du réseau des bibliothèques hongroises

Du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, le plus important des établissements de lecture reste indiscutablement la cour seigneuriale. Les nobles de plus en plus fortunés accordent une attention particulière à la fondation de bibliothèques. Ces collections seigneuriales jettent les bases du réseau moderne des bibliothèques publiques. La donation généreuse de Ferenc Széchényi, en 1802, permet la fondation de la Bibliothèque nationale de Hongrie. Les membres de la communauté locale (seigneurs, érudits, pasteurs) se sentent obligés de contribuer à l'enrichissement des collections. Le budget de la Bibliothèque nationale est assuré par les diètes. Elle s'enrichit progressivement grâce à la loi sur le dépôt légal, maintes fois réitérée (1804, 1897, 1929, 1952, 1972, 1997), et grâce à l'intégration de plusieurs collections privées

---

<sup>13</sup> I. Monok, « Nationalsprachige Lesestoffe in Ungarn im 16. und 17. Jahrhundert », dans *Latein und Nationalsprachen in der Renaissance*, éd. Bodo Guthmüller, Wiesbaden, Harrassowitz, 1998, p. 137-150 (« Wolfenbütteler Abhandlungen zur Renaissanceforschung », 17).

(celles de Miklós Jankovich, István Illésházy, Sándor Apponyi, István Horváth, Károly Kisfaludi, Lajos Kossuth, Gyula Todoreszku et sa femme, Aranka Horváth). La bibliothèque de l'Académie des sciences de Hongrie s'enrichit grâce à l'intégration des livres et des manuscrits de József Teleki, István Széchenyi, Boldizsár Elischer, György Ráth et David Kaufmann. N'oublions pas que les premières collections du réseau des bibliothèques spécialisées ont été également créées à partir de donations de particuliers.

La structure du réseau des bibliothèques hongroises – bibliothèques seigneuriales, épiscopales et bourgeoises, bibliothèques scolaires et collégiales, bibliothèques spécialisées, cabinets de lecture, Bibliothèque nationale – est en place au début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais des difficultés de fonctionnement se font immédiatement jour, dues à une carence de moyens et à l'absence de volonté politique suffisamment forte. L'État hongrois ne prend vraiment en charge le réseau qu'après le compromis conclu avec les Habsbourg, en 1867. L'État joue également un rôle important dans l'enrichissement progressif des collections des écoles religieuses comme en 1861, lorsque le gouvernement subventionne l'achat de la bibliothèque de la famille Ráday, transférée à l'Académie théologique réformée de Pest. En 1904, le gouvernement contribue à la création de la Bibliothèque de la capitale (*Fővárosi Könyvtár*), construite sur les modèles anglo-saxons très en vogue au début du XX<sup>e</sup> siècle. La création de la *Bibliotheca Regnicolaris* illustre la volonté de ses fondateurs d'en faire l'instrument de conservation systématique du patrimoine culturel, et le trésor de l'héritage écrit du royaume de Hongrie<sup>14</sup>. Le programme d'édition proposé par la bibliothèque universitaire vise également le bassin des Carpates tout entier<sup>15</sup>. Mais la politique menée dans les années 1820 à 1840 ne fait que renforcer la volonté des intellectuels des diverses nations du royaume de se définir comme communautés culturel-

<sup>14</sup> Cette problématique est détaillée dans *Les Bibliothèques centrales et la construction des identités collectives*, éd. Frédéric Barbier, István Monok, Leipzig, Universitätsv., 2005 (« L'Europe en réseaux. Contributions à l'histoire de la culture écrite 1650-1918 – Vernetztes Europa. Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650-1918 », 3) : voir les contributions de Daniel Baric, Dorottya Lipták, Eva Márza, Iacob Márza, Augustin Mačovek, István Monok, Attila Verók.

<sup>15</sup> Éva Ring, « La Typographie royale de Buda », dans *Revue française d'histoire du livre*, n<sup>os</sup> 106-109, 2001, p. 169-208.

les. Après la fondation des associations culturelles et des collections nationales des Slovaques, des Serbes et des Croates, la bibliothèque Széchényi interrompt l'enrichissement systématique de ses collections composées d'ouvrages non-magyars.

La situation est différente en Transylvanie. La langue officielle y étant le hongrois, les Saxons ne peuvent utiliser l'allemand que pour gérer leurs affaires intérieures. L'Église réformée hongroise et ses seigneurs – qui ne bénéficient pas de la bienveillance des autorités impériales – devient de plus en plus orthodoxe et se renferme sur elle-même. Quant aux Saxons, ils s'efforcent de construire leur propre réseau d'établissements, à l'image de leur collection nationale, fondée sur le patrimoine légué par Samuel Bruckenthal (1721-1803). Les Roumains, exclus des religions reconnues et privés de l'utilisation officielle de leur langue maternelle, regardent la bibliothèque de leur collège de Balázsfalva comme une collection nationale. Les Hongrois de Transylvanie bénéficient en 1802 – année de la fondation de la Bibliothèque nationale de Hongrie par Ferenc Széchényi – d'une bibliothèque nationale à part à Marosvásárhely, fondée à partir des collections de Sámuel Teleki. Le musée de Transylvanie, fondé en 1859 par le comte Imre Mikó (1805-1876), fonctionne déjà comme une collection nationale intégrale (archives, bibliothèque, musée, atelier de recherche). La bibliothèque du musée sert de base à l'université de Kolozsvár, fondée en 1879.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les nations non-magyares vivant en Hongrie s'efforcent de distinguer leur propre patrimoine culturel de celui des Hongrois. Les nations tentent également d'attribuer une ascendance historique illustre à leur collection nationale : c'est ainsi que la *Bibliotheca Corvin(ian)a* du roi Matthias « devient » l'antécédent de la Bibliothèque nationale fondée par Ferenc Széchényi ; la bibliothèque universitaire de Zagreb se proclame héritière légitime de la bibliothèque du collège jésuite de la ville, fondé au XVII<sup>e</sup> siècle. Le musée Bruckenthal incorpore la bibliothèque du collège luthérien fondé au XVI<sup>e</sup> siècle, qui conserve également des manuscrits médiévaux. Récemment, un spécialiste roumain s'est risqué à affirmer que la bibliothèque épiscopale de Gyulafehérvár (composée de quarante-cinq livres !) a pu jouer, dans la conscience historique des Roumains, un rôle analogue à celui de la *Bibliotheca Corvina* du roi Matthias. Ces collections « nationales », séparées les unes des autres, plutôt que de s'efforcer d'acquérir les livres modernes et de les transmettre au

public, tournent leurs regards vers le passé et contribuent ainsi au processus d'archaïsation de la vie intellectuelle en Hongrie, cette dernière n'étant plus en phase depuis longtemps avec les courants intellectuels occidentaux.

Les établissements d'enseignement supérieur, fondés au tournant des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, doivent envisager le problème du déplacement des frontières. Après la Grande Guerre, la Hongrie perd non seulement deux tiers de son territoire, mais aussi deux tiers de ses bibliothèques. Les autorités hongroises n'ayant pu transporter en Hongrie que quelques collections de livres, la plupart des universités (telles celles de Szeged et de Pécs) doivent reconstruire leurs bibliothèques à partir de zéro. Cette situation a paradoxalement un effet salubre, dans la mesure où la perte des livres anciens oblige les bibliothèques à renouveler leur *corpus* de livres. La bibliothèque de l'université de Szeged – grâce à Pál Réz, professeur à la faculté de droit et représentant de la Hongrie auprès de la Société des nations – reçoit des exemplaires de toutes les publications officielles de l'organisation internationale. Les bibliothécaires responsables des acquisitions courantes, surtout dans les années 1920, savent parfaitement quels sont les livres indispensables et mènent par conséquent une politique d'enrichissement assez raisonnée.

La prise de pouvoir par les communistes cause d'énormes ravages dans les collections des Églises ainsi que dans les bibliothèques privées. Le papier d'une partie relativement importante des collections nationalisées a été brûlé ou recyclé. D'autres documents entrent dans les bibliothèques publiques. Dans les pays voisins de la Hongrie, les autorités agissent selon le même scénario, en conservant toutefois une partie plus importante de livres « dangereux » qu'en Hongrie. Force est toutefois de reconnaître que le régime communiste élabore un système national de bibliothèques centrales (Bibliothèque nationale, bibliothèque des Langues étrangères, bibliothèque de la Science agricole, bibliothèque des Sciences mécaniques et de construction, bibliothèque de l'Histoire de la médecine), de bibliothèques universitaires, de bibliothèques de culture générale, de bibliothèques scolaires et syndicales. Le système est extrêmement morcelé, mais permet en même temps à un nombre très élevé de lecteurs d'accéder aux livres. Le régime communiste crée également des lois et des décrets indispensables au bon fonctionnement du réseau des bibliothèques. Les collections d'histoire locale jouent un rôle très important dans la conservation et dans la transmission du patrimoine culturel.

Après 1989, avec la transformation démocratique, le réseau des bibliothèques syndicales est liquidé, tandis que les bibliothèques spécialisées sont mises au service de l'enseignement supérieur, lui-même réorganisé. Les autorités mettent au point un système national des documents et des informations, dont le fonctionnement est facilité par la création de nouvelles lois mieux adaptées à la situation. Malheureusement, les nouvelles institutions d'enseignement supérieur n'ont pas bénéficié de nouvelles bibliothèques.

L'histoire des bibliothèques publiques en Europe occidentale montre qu'elles ont été fondées en vue de la conservation, mais aussi du renouvellement du patrimoine écrit des communautés culturelles. Dans la plupart des pays, une collection principale de livres – future Bibliothèque nationale – s'est formée à l'instigation du prince et de sa cour. Ailleurs, les Églises ou les grands du pays ont assumé ce rôle. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, l'État a pris sur lui la responsabilité du maintien de ces institutions culturelles. Il a utilisé (et utilise toujours) ces institutions comme un instrument efficace, lui permettant d'exercer une influence durable sur les mentalités de la communauté nationale, ce qui suppose que les établissements en question disposent d'un pouvoir d'achat relativement important. Le système ne fonctionne bien que dans les pays où la conservation du patrimoine, la construction de la tradition et l'acquisition des livres nécessaires au renouvellement de la tradition sont en parfait équilibre. L'histoire hongroise de la lecture et des bibliothèques ne relève néanmoins pas d'un tel modèle.